

## Voyage en forme de palindrome

Daniel Guénette

Numéro 90, été 2001

L'invitation au voyage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14625ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guénette, D. (2001). Voyage en forme de palindrome. *Moebius*, (90), 53–68.

DANIEL GUÉNETTE

*Voyage en forme de palindrome*

*L'homme contemplatif est sédentaire  
et le voyageur est ignorant et menteur.*

Denis Diderot

LE PREMIER: Je reviens de loin.

C'est ainsi que le premier aborde le second, à une terrasse, d'une table à l'autre, familièrement, les deux hommes ne se connaissant ni d'Ève ni d'Adam. Le second lève les yeux sur un homme étrange, tout particulièrement en raison de ses vêtements hétéroclites, dans lesquels l'oriental curieusement le dispute aux surplus de l'armée. Avec un brin de froideur et d'agacement, le second accorde au premier quelques mots qu'il voudrait encore plus laconiques.

LE SECOND: Et d'où revenez-vous, monsieur?

LE PREMIER: Difficile à dire, j'ai à peu près fait le tour du monde. Je rentre tout juste au bercail; voyez mes bagages et mon vélo contre la borne.

Coup d'œil furtif sur des sacs de toile minables et sur la bicyclette désignée; puis, d'un regard qui l'implorerait, s'il y avait là un garçon de table et si ce dernier daignait enfin regarder dans sa direction, le second, cherchant à montrer par ces manœuvres qu'il est sur le point de partir, sur sa chaise remue impatiemment, consulte sa montre, toussote, se gratte le sinciput et finalement concède, dictée par une courtoisie forcée, une seconde phrase.

LE SECOND: Dans quels pays avez-vous surtout séjourné?

LE PREMIER: Je n'aime pas m'installer, même provisoirement; lorsque je voyage, jamais, nulle part, je ne me

fixe. Séjourner est affaire de bourgeois, de villégiature poussive, de petit sexagénaire à la retraite. Il faut aller de l'avant et, comme disait l'autre, tenir le pas gagné: être en tous points pareil à l'homme aux semelles de vent, tel était hier encore mon plus profond souhait.

Le premier ressemble à ces itinérants que l'on dit itinérants parce que sans domicile fixe. Ainsi pense le second. En réalité, ces indigents, d'itinérants n'ont que le nom; ils n'ont pas les moyens de faire plus de dix pas, perclus qu'ils sont pour la plupart de maladie ou d'ivrognerie. En général, leurs bourses trop légères, au fond desquelles les espèces sonnantes, plutôt rarissimes, jamais ne le disputent à l'argent de papier, ne sauraient autoriser le recours à quelque moyen de transport que ce soit. Ils ne peuvent compter que sur leurs deux jambes. Le plus abordable des métros est hors de prix. Mais pourquoi diable prendrait-on le métro? Pour aller où? On se contente de ses bouches d'aération afin d'obvier aux rigueurs de l'hiver.

Le second perçoit dans le discours du premier une élévation qui jure avec ce que ses préjugés à l'endroit des clochards lui auraient normalement fait attendre: un tel homme d'ordinaire ne s'exprime pas ainsi, ne saurait, par exemple, émailler ses propos de citations savantes: il y a ici anguille sous roche, il y a ici Rimbaud sous cloche; le second est intrigué, pour ne pas dire séduit, par ce presque produit de son imagination; il se prêtera désormais avec enthousiasme à la conversation.

LE SECOND: Que me chantez-vous là! Il faut tout de même s'arrêter de temps à autre, ne serait-ce que pour reprendre son souffle. Sans compter que l'exigent, en quelque sorte, les lieux qui nous fascinent; à tel point que réellement ils semblent nous retenir, lieux de féerie dont on doit fatalement s'arracher un jour, puisque le retour inexorable est forcément une des lois fondamentales du voyage. Partir sans l'expectative d'un éventuel retour amputerait sinon un voyageur de cette dénomination en en faisant plutôt un candidat à l'émigration. Du reste, sans avoir penché pour une telle extrémité, ne me dites pas qu'aucun pays n'a eu sur vous de tels effets, je parle du désir de prolonger, ne serait-ce que d'un jour ou deux,

un séjour de rêve. N'allez pas contrefaire l'original en déclarant que jamais vous n'avez songé sans nostalgie aux villes ou campagnes que vous aviez précédemment traversées, et que jamais vous n'avez cédé à la tentation de revenir sur vos pas, à Venise, en Grèce, au Népal ou ailleurs.

LE PREMIER: Rien ne m'a jamais touché au point de me retenir. Découvrir n'est pas gémir, ni s'extasier; la pâmoison, très peu pour moi. J'ai voyagé en homme de sciences et découvert ce qu'au départ je n'étais pas sans savoir; mais je puis affirmer désormais, preuves à l'appui, que les hommes à l'autre bout de la terre ne sont encore que des hommes, qu'un brin d'herbe ici ou là demeure tout simplement un brin d'herbe, qu'un fleuve est un fleuve et qu'une montagne, grosse ou petite, de l'Himalaya aux Pyrénées, n'est jamais qu'une masse de terrain occupant l'espace de manière telle qu'elle cache derrière elle un paysage qui sinon, dans l'espace dégagé par cette hypothétique absence de montagne, serait d'une tout autre nature. J'ai cherché partout dans le monde un homme, une herbe, un fleuve, un mont, un souffle qui pût infirmer ma théorie. Je n'ai voyagé, tous sens aux aguets, que pour m'emparer du grain de sable susceptible de ruiner cette machine. Ne trouvant rien nulle part, je repartais, sur ce vélo que voici, en pirogue ou à dos d'âne. Dès l'aube, après un petit-déjeuner vite ingurgité, je partais sans laisser d'adresse. Mes impressions suffisaient, du moins quant aux objectifs que je m'étais fixés. Il ne m'aurait servi à rien de m'éterniser sur place et de contempler des rats dans un temple ou pire encore de prétendus chefs-d'œuvre sur des cimaises dans les grands musées de l'ennui universel.

LE SECOND: Je veux bien, mais tout cela me paraît curieux et vos propos m'étourdissent. Ils sont pour le moins saugrenus et vos critiques de la culture me paraissent d'un goût douteux. Aussi, je conçois mal tant de bougeotte et ne m'explique pas que l'on se chasse soi-même du paradis que nous offre l'ailleurs, et qu'il faille toujours quitter l'ailleurs pour un autre ailleurs. Je prétends qu'il faut être dément pour résister aux édens que

le tourisme international met aujourd'hui à notre disposition. Dans notre monde pourri à l'os, il y a indéniablement quelques dizaines de paradis que vous prétendez avoir systématiquement évités comme la peste. Je dis paradis par contraste avec l'endroit où nous sommes présentement. Observez l'animation fébrile de ce boulevard; entendez le bruit que font ces automobiles; voyez les détritiques qui jonchent le sol; humez cette odeur de frites grasses et de fast-food; puis dites-moi franchement, songeant à Rome ou à Monaco, que la fuite n'est pas le premier principe du voyage et, qu'en regard du lieu où nous sommes, l'ailleurs n'est pas sommé de réparer justement l'horreur de l'ici. Vous n'êtes pas sans savoir que les compagnies d'aviation vendent à chaque heure du jour des milliers de billets en faisant justement miroiter de tels paradis. Or, vous me faites le coup de la pierre qui roule n'amasse pas mousse. Par exemple, ceci n'est-il pas contradictoire? Cette terrasse quelconque, je vous y ai vu en fin de matinée, je vous y revois trois heures plus tard; il faut avoir de façon très inconséquente changé d'habitude, avec une célérité tout à fait surprenante, pour avoir si peu bougé, du moins aujourd'hui.

LE PREMIER: C'est que je suis revenu, monsieur. C'est maintenant fini, je ne repartirai plus. Dans quelques jours, j'aurai trouvé un logis, ce sera tout. D'ici là, mes bagages à mes pieds en témoignent, je me traîne d'un hôtel à l'autre. Mais encore, un cousin m'attend, qui s'en ira bientôt à la mer – comme si dans les faits ce n'était pas plutôt elle qui toujours vient à nous –, et il m'offre d'habiter quelque temps chez lui, à Laval. Si cette ville me plaît encore, car il s'agit de ma ville natale, je n'en bougerai plus.

Il convient de faire ici une pause et de réfléchir à ce qui précède. Je crois que beaucoup a été dit, mais la confusion qui règne dans ce dialogue pourrait, telles d'épaisses broussailles repoussant qui s'aventure dans une obscure forêt, nous faire croire que nous sommes, tout comme le premier et le second de nos personnages, sur le point de nous égarer.

La scène se passe sur l'île de Montréal, plus précisément sur le boulevard Gouin, à proximité de l'hôpital du Sacré-Cœur. Nous sommes en pleine canicule. Le premier, qui ressemble à un clown désabusé, occupait une petite table. Le second, qui (mais vous l'aviez déjà deviné) est enseignant, et qui par conséquent se pique d'écriture, revenait de chez sa muse quand une légère fringale s'empara de lui. C'est le premier qui a d'abord pris la parole. Le second qui s'y connaît en délires a pris celui du premier en considération. Le délire lui paraissant relever de l'écheveau, il a l'idée, vieille comme la Terre, d'en délier les fils emmêlés, afin de les relier ensuite de manière à en faire surgir du sens. Autrement dit, le premier est un énergumène, et compte tenu du fait que les sages cherchent la lumière et que souvent les fous leur en fournissent, il convient, se dit le second, de savoir les écouter.

Le second rêve depuis toujours de suivre les traces de Tintin. Il ne le crie pas sur les toits, mais il préfère l'œuvre d'Hergé à celle de Proust. Pour lui, le Congo qui n'est plus le Congo sera toujours le Congo, avec ses crocodiles, ses lions, ses hommes, ses brins d'herbe et ses cours d'eau. L'Angleterre, ou serait-ce l'Écosse ou encore l'Irlande? est une île noire où un gorille imprime de la fausse monnaie. Le petit professeur croit que les voyages forment la jeunesse. Il enseigne que les livres s'ouvrent sur le monde. Il ne les a pas tous lus, mais il sait que la chair savoureuse n'a pas partout le même goût et que la joie se conjugue tout partout à même les saillies du verbe aimer. Il a la foi: il croit aux hommes et aux brins d'herbe, aux montagnes qui font un paysage qui en cache un autre; il croit aux fleuves qui descendent vers la mer; il croit encore que croire et croître sont synonymes. Il pense que Paul Éluard a déjà été un imbécile profondément malheureux, puisqu'un jour ses chagrins d'amour l'enfermèrent dans la cabine d'un grand navire et que, durant un long voyage, il n'en sortit pas, ne descendit jamais à terre, se contentant de regarder par le hublot des parcelles de ciel gris ou bleu et des flots tendres ou mouvementés. C'est là précisément ce qu'il confie au premier.

LE SECOND: Le poète vient de perdre son égérie, sa belle et trop belle Gala, qui lui a préféré le moustachu Dali. Si le surréalisme est en passe de devenir alors une grande aventure, si cette roue se met à tourner rondement au casino de la bohème et des arts, Éluard, Eugène

Grindel de ses trop modestes et risibles prénom et patronyme, perd néanmoins le goût des choses de la vie. Il monte à bord d'un transatlantique avec le secret et criant désir d'embarquer sur un second Titanic, lequel, il le souhaite ardemment, engloutira bientôt au fond des mers son sinistre petit destin individuel de poète poitrinaire.

Ce chantre de l'amour ne parle plus à personne et on peut l'imaginer couché dans son lit de houle et de nausées, souhaitant que le linceul de dessous la coque submerge l'embarcation, en fasse un ultime bateau ivre ou un second vaisseau d'or. Et la chair est triste, du poète des amours qui désormais ne lit plus aucun livre; Apollon est mort et les neuf muses se sont tuées. Il ne bouge plus. Voyage-t-il vraiment? Je ne le crois pas.

LE PREMIER: Votre Eugène nous fournit en tout cas un amusant paradoxe.

LE SECOND: Et son geste me paraît éloquent, qui dit que la vie, l'amour ne sont pas choses faciles.

LE PREMIER: *L'amour en fuite* est, je crois, le titre d'un film de Truffaut. Mais je voudrais revenir à notre paradoxe. Eugène, le cocu, quoique sacré noceur et tombeur de femmes émérite, s'enferme dans sa cabine. Le bateau longe les côtes du Portugal...

LE SECOND: Qui vous dit que mon poète ne se rendait pas plutôt aux États-Unis ou en Islande?

LE PREMIER: Mes lectures me le disent. J'ai lu beaucoup en voyage. J'ai d'ailleurs voyagé entre autres pour ce motif: lire dans les gares, dans les trains, sur mon vélo ou à dos de chameau. Votre poète, vous dis-je, a contourné l'Afrique et, si mon souvenir est bon, contrairement à ce qu' imagine votre fantaisie, il est descendu sur la terre ferme à maintes reprises. Je vois très clairement une photographie de lui en tenue de bain de mer, entouré de naïades exotiques et court vêtues. Il n'a pas dû se gêner.

LE SECOND: Tout de même, son voyage était un voyage intérieur.

LE PREMIER: Justement, ce sont tous et toujours des voyages intérieurs. Dans la mesure où ils nous changent en profondeur, ce sont des voyages de l'âme.

LE SECOND: Ce n'est pas ce que j'entendais par voyage intérieur. Ce périple qui le conduisit à l'autre bout du monde ne correspondit en rien à ce qu'on attend d'un pareil dépaysement. L'autre ne le toucha pas, il se toucha lui-même. Enfermé dans sa cabine, c'est comme enfermé dans le cabinet de l'analyste, l'analyste en moins. Ce n'est pas un voyage autour du monde, c'est un voyage en soi, au bout de soi, au bout de son propre désespoir.

LE PREMIER: Et voilà justement notre paradoxe. Le bateau sillonne les mers; les terres lui ouvrent leurs bras de mer; les filles des îles ont elles aussi des bras, et des guirlandes de fleurs flottent sur leurs hanches; elles dansent pour lui. Tout bouge autour de lui, tout vit dans le vaste monde, mais Éluard fait le mort. Il est dans sa cabine, et à travers le hublot, selon les heures du jour et des saisons, alternent des cieux et des flots qu'il regarde sans en apprécier le spectacle. Éluard est dans sa tête. Ce voyage immobile aurait pu avoir lieu en plein cœur de Paris, durer tout aussi longtemps et conduire sensiblement aux mêmes résultats, c'est-à-dire au retour à soi, au retour à l'autre, au monde et à la vie.

LE SECOND: Ou alors au contraire, à plus de désespoir, à la folie et à la mort. Mais paradoxe pour paradoxe, pourquoi ne pas plutôt considérer celui que nous offre votre conduite?

LE PREMIER: De quel paradoxe et de quelle conduite s'agit-il au juste? On se connaît à peine et vous avez la prétention déjà de me lire!

LE SECOND: J'ai sous les yeux, mettons une sorte de Colombo, enfin quelqu'un qui ne paye pas de mine. La couverture de votre livre se lit facilement. De même que le célèbre inspecteur, l'homme que j'ai devant moi en cache un autre, qu'on n'a d'abord pas vu et qui peu à peu nous apparaît...

LE PREMIER: Bon, trêve de références télévisuelles, trêve d'euphémisme: en clair, si je vous comprends bien, j'ai l'air d'un imbécile! J'ai l'air d'un imbécile, mais votre flair vous dit que je n'en suis pas un.

LE SECOND: Ce n'est pas tout à fait ce que je dis.

LE PREMIER: Cela néanmoins s'entend très bien.

LE SECOND: Cela saute aussi aux yeux et se sent par le nez, que j'ai très fin. Vous avez besoin d'une bonne douche et je ne crois pas le moins du monde à ces hôtels où vous dites traîner vos sacs à ordures. Si vous avez dormi dernièrement, c'est à la belle étoile. Je vous le dis tout net, d'ici la fin de notre entretien, je parie vingt dollars avec vous que vous allez chercher à m'attendrir sur vos ressources qui sont à sec; vingt dollars que vous me les mendierez. Votre livre me dit que vous êtes un mendiant. Vingt dollars que d'ici peu vous me présenterez le fond de votre casquette.

LE PREMIER: Vous les perdrez, je vous le jure.

LE SECOND: C'est en tout cas ce que vous souhaitez.

LE PREMIER: Je ne suis pas un mendiant.

LE SECOND: Dites plutôt que vous ne me demanderez rien.

LE PREMIER: Dites vous-même que vous honorerez votre pari.

LE SECOND: Je le ferai.

LE PREMIER: Votre probité est exemplaire. Je vous admire. Mais votre paradoxe?

LE SECOND: Je l'ai perdu de vue.

LE PREMIER: Laissez-moi vous aider. Je crois que vous cherchez à me dire ce qui suit. Je suis un intéressant guénillou plein de poux.

LE SECOND: Intéressant n'est pas tout à fait le mot juste, mais il attire mon attention sur la nature des discours que vous tenez. Il me semble étonnant de les voir sortir d'une bouche que camoufle une barbe hirsute et malodorante. Disons que la luxuriance de vos propos fait contraste avec votre allure générale.

LE PREMIER: Si, à nous observer, on pourrait croire à une version moderne *of The Prince and the Pauper*, je ne vois en revanche aucune différence stylistique entre vos palabres et les miennes.

LE SECOND: C'est une affaire de barbe. La mienne naguère était taillée, entretenue, très jardin à la française; je l'ai rasée, question de mode; je demeure néanmoins un petit professeur bourgeois et bien mis.

LE PREMIER: Et votre petit accent vous vient d'un séjour prolongé en France? Pour cause de doctorat dans la Ville lumière?

LE SECOND: Votre petit accent, vous-même! Vous parlez comme un livre!

LE PREMIER: Il y a quelques instants, vous m'avez comparé à un livre. À force d'en lire, on prend le pli. Il y a aussi que je m'adapte à mon interlocuteur: si sa bouche, tout comme la vôtre, est pleine de lettres de noblesse, un vérin hydraulique langagier immédiatement soulève de maints crans ma phraséologie.

LE SECOND: Tout ceci me paraît fort pertinent, mais c'est au voyageur que je m'intéresse. J'aimerais connaître la nature des trésors que vous rapportez de l'étranger.

LE PREMIER: Je n'étais pas parti chercher le Nouveau Monde, la route des Épices, celle de l'Or, le passage du Nord-Ouest, ni quoi que ce soit qui me pût enrichir. Pourquoi diable croyez-vous que les voyages enrichissent celui-là qui les entreprend?

LE SECOND: Ne vous fâchez pas. D'ailleurs ne faites pas l'innocent, vous avez très bien compris la métaphore du trésor. On trouve ailleurs, au bout de ses voyages, à travers eux, une connaissance de soi et du monde que le sur-place rend impossible.

LE PREMIER: Vous vous souvenez sans doute du mot de Montaigne: «Je réponds ordinairement à ceux qui me demandent raison de mes voyages: que je sais bien ce que je fuis, mais non pas ce que je cherche.» Eh bien voilà! Montaigne a tout faux. Il ne s'agit ni de fuir ni de chercher. Encore moins de trouver. Cette façon de voir ne convient qu'aux aveugles. Montaigne oppose candidement, et vous de même, l'ici à l'ailleurs, et imagine qu'un voyage nous conduit d'un point x à un point z, alors qu'en réalité on part de x, pour passer par x et aboutir à x.

LE SECOND: Vous ai-je dit que je suis enseignant?

LE PREMIER: Je crois que oui.

LE SECOND: De littérature?

LE PREMIER: J'avais deviné.

LE SECOND: Et moi, que vous l'êtes tout autant que moi ou que vous le fûtes.

LE PREMIER: À mon corps défendant. Celui qui ignore tout, comme l'auteur des *Essais*, s'écrie: Que sais-je? puis se tait. J'ai lu: point n'est besoin de collègues ou d'universités pour ce faire.

LE SECOND: Tout de même, vous et moi parlons le même langage.

LE PREMIER: Illusion, monsieur. Illusion. Vous ne me comprenez pas du tout; vos rêves ne sont pas les miens et votre pensée empeste, toute farcie qu'elle est de bonnes intentions.

LE SECOND: Pourquoi faudrait-il que mes intentions soient malveillantes?

LE PREMIER: Ce n'est pas ce que je dis!

LE SECOND: Alors que dites-vous?

LE PREMIER: Je dis cela qu'un cuistre de votre espèce ne saura jamais entendre.

LE SECOND: C'est-à-dire?

LE PREMIER: C'est-à-dire qu'il n'y a justement rien à dire. Un point c'est tout!

LE SECOND: Votre faconde dément votre nihilisme.

LE PREMIER: Puis-je nuancer mon propos?

LE SECOND: J'allais vous le suggérer. Mais de grâce, demeurez poli: cuistre est un bien vilain mot.

LE PREMIER: Je le retire. Comme je disais tantôt: je reviens de loin.

LE SECOND: Cela n'est pas si sûr.

LE PREMIER: Je sais, monsieur, l'Alaska, la Polynésie, l'île Maurice, l'Estonie, la Corée du Sud et celle du Nord, la Namibie et les îles Falkland. Et cetera; d'une théorie sans limites, je vous épargne le détail.

LE SECOND: Votre kyrielle n'a rien d'impressionnant. Je crains que vous ayez laissé dans l'ombre de l'et cetera des détails dont vous n'avez pas la moindre idée.

LE PREMIER: Je tenais simplement à vous rappeler que j'ai beaucoup voyagé. La liste, croyez-moi, pourrait facilement s'allonger des contrées que j'ai traversées.

LE SECOND: Ce serait inutile, je vous crois sur parole. Ou plutôt, je crois que vous faites peu de différence entre le mot et la chose. Je crois, par exemple, que nommer un pays relève pour vous de ce que les linguistes appelaient

naguère le performatif; comme si dire, c'était faire, ou plutôt avoir fait.

LE PREMIER: Au commencement était le verbe! Accusez-moi plutôt d'être menteur.

LE SECOND: Je dirais songeur, rêveur et même penseur. Je m'intéresse à votre pensée. Poursuivez. Nuancez. Nuagez. Je vous écoute.

LE PREMIER: Pouvons-nous quitter cet endroit. Je préférerais poursuivre ailleurs notre entretien.

LE SECOND: Oh! Oh! voici que vous opposez, très candidement il me semble, l'ici à l'ailleurs.

LE PREMIER: Ne faites pas l'enfant, je parlais philosophie et non pas topologie. La position assise, que nous adoptons d'abord dans le but d'y puiser le repos, à en abuser finit par provoquer le résultat contraire. Vous ne trouvez pas?

Le petit enseignant était de l'avis de son interlocuteur. Les deux hommes se levèrent et, après que le second eut payé leurs additions et le premier rapaillé ses affaires, ils quittèrent la terrasse. Le second se chargea de la bicyclette du premier. Le voyageur se taisait, il marchait en jetant autour de lui des regards inquiets. L'enseignant voulut connaître la cause des tourments qui l'agitaient. Ils étaient dus à la valeur du contenu des bagages de l'itinérant. Ce dernier prétendait avoir photographié la Vérité en Alaska, en Polynésie, à l'île Maurice, en Estonie, dans les Corées du Sud et du Nord, en Namibie, dans les îles Falkland, et cette liste, comme on le sait, aurait pu ne jamais prendre fin. Ses films, il n'avait pas voulu les faire tous développer, en partie faute de moyens, mais surtout par crainte des fuites, comme on dit fuites de l'information.

LE PREMIER: Vous parliez tantôt de trésor. Vous aviez raison. J'ai fixé la Vérité sur pellicule, j'ai photographié des âmes. Ce que je rapporterai à Laval, ce sera la preuve toute nue de notre humanité, un témoignage aussi fort, aussi percutant et mystique que celui de la crucifixion.

LE SECOND: Vous m'intriguez. Cela est-il de nature politique? Cela impliquerait-il la CIA, le Kremlin? Serait-ce lié à la guerre tiède ou à la Fin de l'Histoire? Annoncez-

vous un temps nouveau? un rédempteur définitif et universel?

LE PREMIER: Monsieur! Ne vous moquez pas. Je suis photographe. J'ai beau ne pas être sur mon trente et un, j'ai connu de meilleurs jours. J'ai travaillé pour de grands quotidiens, de grands magazines. J'ai photographié des princesses dans leurs palais, des politiciens en campagne électorale, des vedettes dans leurs villas, quasiment aussi, il s'en est fallu de peu, des cigares de président. Mais j'ai aussi accompagné çà et là des correspondants de guerre, vu et connu la misère, les taudis, les bidonvilles. Ma carrière de photographe allait bon train, j'étais né sous une bonne étoile: une fée penchée sur mon berceau semblait m'avoir voué à un brillant avenir.

LE SECOND: À Waterloo, tout tombe à l'eau. Les livres m'ont appris que le destin de l'homme, c'est de connaître l'échec, puis de renaître. Ne vous découragez pas. Dites-moi plutôt quel fut donc votre échec.

LE PREMIER: Qui parle d'échec! Pour moi, tout s'est arrêté à Calcutta. Vous avez tort de parler d'échec. Mais, dans une certaine mesure, vous avez raison; quelque chose de moi y est mort, puis quelque chose de moi a repris vie dans cette ville. Près d'un bordel de Calcutta, plus précisément, j'ai connu l'amour qui est plus grand que l'amour; j'ai connu le non-amour, qui est dépassement de l'amour.

LE SECOND: Vous n'êtes plus très drôle, vous m'inquiétez. Poursuivez.

LE PREMIER: Un collègue, brillant journaliste avec lequel je faisais alors équipe, avait eu cette idée d'un reportage, presque une étude, sur les mœurs sexuelles de l'Asie. Il s'agissait pour moi de photographier des prostituées, avec ou sans leurs clients, en action ou au repos; lui se chargeait bien entendu de la rédaction. Nous n'envisagions ni érotisme ni pornographie, pas même n'avions-nous quelque velléité d'art, ou alors si peu, mais plutôt des faits, des faits bruts que nous voulions rendre en tant que tels. J'avais déjà amassé beaucoup de matériel et mon coéquipier mené plusieurs interviews, quand, un jour, dans une ruelle, une fille m'aborde et m'invite à la suivre.

Elle avait entendu parler de notre travail et voulait y collaborer.

LE SECOND: Aviez-vous déjà, dans l'exercice de vos fonctions, comme vous étiez, j'imagine, sur le point de le faire avec cette fille, outrepassé des objectifs au départ strictement professionnels?

LE PREMIER: Que voulez-vous dire? Me demandez-vous si mon ami et moi couchions avec ces prostituées?

LE SECOND: Entre autres.

LE PREMIER: La réponse, c'est non, mais ce sera bientôt davantage oui que non, mais à même le lit de la Vérité, puisque j'acceptai de la suivre. Elle m'entraîna dans un dédale de petites rues à la suite desquelles en peu de temps me voici tout à fait perdu. Puis nous nous arrêtons devant un immeuble qui me paraît légèrement mieux entretenu que ses voisins; elle me fait descendre un escalier obscur; la nuit est maintenant tout à fait tombée, alors que nous arrivons dans une salle où je ne perçois d'abord que des mouvements, des ombres, une manière de silence. Nous sommes, je ne tarde pas à m'en rendre compte, dans une léproserie. La plupart des femmes qui gisent sur de petits lits de ferraille sont de vieilles prostituées malades au milieu desquelles vont de petites sœurs de charité.

Ici, le conteur fait une pause et semble absorbé par ses pensées.

LE SECOND: Votre guide était-elle une religieuse ou une putain?

LE PREMIER: Ni religieuse ni putain. Elle me conduisit à une femme, très défaite, je veux dire fort avancée dans sa maladie, horrible à regarder, dont les doigts tombaient, aux dents gâtées, aveugle. Il s'agissait de sa mère, à qui elle dévoila la nature de mon projet. La vieille femme (je dis vieille femme, mais j'appris qu'elle n'avait pas même atteint la quarantaine), la femme, donc, accepta de se faire photographier, d'abord vêtue de son sari, puis s'en défaisant, et dont le corps émacié bientôt s'illumina, véritable buisson ardent de ma conversion. Ces photos se trouvent dans mon sac.

Le photographe qui portait en bandoulière un gros sac de cuir usé, l'ouvrit et en sortit une dizaine de clichés qu'il montra à l'enseignant. À leur vue, ce dernier pâlit, puis péniblement tenta de réprimer un fort mouvement de nausée. Il y parvint pourtant. Les deux hommes se trouvaient maintenant dans un parc. Le photographe installa le petit professeur sur un banc, au pied d'immenses tilleuls, au bord de la Rivière-des-Prairies, puis se rendit à la fontaine. Il en revint avec un peu d'eau au fond d'une gamelle. Le second but, puis demanda à l'itinérant de poursuivre son récit.

LE PREMIER: La suite, c'est la fin. C'est le retour à Laval. J'avais été une coccinelle insouciant. J'avais fait le tour du monde, payé, et grassement, pour le faire. J'allais sur les routes sans savoir que ce qui me semblait en haut, en réalité était en bas, et que l'inverse n'était pas plus ou moins faux: je croyais qu'il y aurait une fin à tout cela, puisque tout avait un jour commencé quelque part, mais voici que demain ou après-demain, je serai à Laval, autant dire nulle part. La vie est un voyage qui, comme vous pouvez le constater, prend la forme d'un palindrome. Je suis né à Laval, j'y reviens. Je développerai mes photos et les exposerai, puis je m'adonnerai à l'étude de la philosophie ou à la contemplation.

LE SECOND: Si je vous ai bien compris, modelant la trajectoire de votre périple sur celle de Candide, vous désirez maintenant cultiver votre jardin. Il y a là quelque chose de plutôt décevant. Votre passage à Calcutta me faisait espérer de grandes choses. Qu'en est-il de cette misère sublime que vous y découvrites? Qu'en est-il de cette jeune fille et de sa mère? Leur rencontre ne trouvera donc en vous aucune autre forme d'écho! Exposer des photographies, fussent-elles criantes de vérité, cela ne dit pas tout. Que faites-vous de cet Amour plus grand que l'amour que vous avez entrevu là-bas? Vos paroles résonnent encore en moi. Ne faudrait-il pas graver de tels mots dans la pierre? Ou les mots, ainsi que je le redoute, et quoi qu'on fasse alors pour l'éviter, ne demeurent-ils, encore et toujours, que des coquilles vides?

Toute découverte malheureusement paraît bientôt suivie d'un curieux effet d'annulation: une détumescence

succède à l'euphorie que provoque d'abord l'illumination; cette chute de l'enthousiasme s'accompagne d'une mise à plat de la vérité. Or la vérité, me semble-t-il, à l'instar de la poussière, finit toujours par retomber, malgré l'ordinaire et banale tentative à laquelle à peu près tout le monde finit par céder, et qui consiste à donner en fin de parcours, par de trop faciles hyperboles, un surplus de sens à ce qui en perd, plus s'éloigne de nous le temps fort de l'illumination. Et si la vérité, ce n'est que ça, un feu sans flammes, sans chaleur, somme toute, vous aurez raison de vous taire: le silence auquel vous disiez tantôt aspirer vaudrait, en effet, plus que les mille mots des sornettes poético-philosophiques que vous et moi débitons depuis plus d'une heure.

LE PREMIER: Mes photographies montrent des femmes nues, des putains de basse extraction. Je n'exposerai ni le clinquant des putes de luxe ni les photographies de courtisanes, prises avant l'avènement en moi de Calcutta. Leur malheur fait encore illusion. Mais la chair nue sur fond de murs délavés, la chair nue à même le délabrement; ces centaines de visages défaits, d'épaules tombantes, de seins flétris, de ventres gonflés que j'ai photographiés, disent ce que j'ai découvert: une pauvre vérité qui a un pied dans les fleurs et l'autre dans la poussière. Dire que j'ai aimé cette fille, cette femme, les autres lépreuses et les sœurs qui les soignaient serait dire en deçà et au-delà de ce que j'ai connu. Je préfère me taire.

LE SECOND: La nuit tombe. Elle accueillera favorablement un silence bien mérité. Je dois rentrer, on m'attend et je suis en retard.

J'aimerais vous inviter à venir dormir chez moi.

LE PREMIER: Est-ce un souhait? M'invitez-vous réellement, ou dois-je lire votre pensée en la poussant dans ses retranchements, c'est-à-dire en considérant la gangue du non-dit qui l'enveloppe? Vous aimeriez m'inviter mais cela s'avère impossible, à cause de cela que précisément vous taisez.

LE SECOND: Non, je le fais réellement; je vous invite pour vrai.

LE PREMIER: Monsieur, vous êtes bien généreux, mais il se fait tard et ce banc me paraît confortable. Je suis

fatigué. Demain, dès l'aube, à l'heure où les moineaux commencent à pépier, je partirai. Laval est un coin charmant. Si vous y venez faire un tour, un jour, qui sait, au hasard d'un coin de rue, on se reverra peut-être.

Le professeur, non sans émotion, se lève, serre chaleureusement les mains du photographe, et s'en va lentement, se retournant à maintes reprises, faisant des signes de la main, puis se retournant encore et encore. Soudain, rapidement, il revient sur ses pas et sort son portefeuille de sa poche.

LE PREMIER: Que faites-vous?

LE SECOND: Avez-vous donc oublié notre pari?

LE PREMIER: Vous avez raison: nous avons parié et vous avez perdu.

LE SECOND: Voici vos vingt dollars. Faites-en bon usage.

LE PREMIER: Merci, mon bon monsieur, et que Dieu vous protège.